

Sex and the City

Le féminisme irréductible. Conférences sur la vie et la loi de Catherine A. MacKinnon. Traduction par Catherine Albertini, Michèle Idels, Jacqueline Lahana, Martine Laroche, Martine Swyer et Thérèse Réveillé. Éditions des femmes, 303 p.

Michel Peterson

Number 221, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2008). *Sex and the City / Le féminisme irréductible. Conférences sur la vie et la loi* de Catherine A. MacKinnon. Traduction par Catherine Albertini, Michèle Idels, Jacqueline Lahana, Martine Laroche, Martine Swyer et Thérèse Réveillé. Éditions des femmes, 303 p. *Spirale*, (221), 36–37.

Question et réponse

HISTOIRES DE S'ENTENDRE

de Suzanne Jacob

Boréal, 146 p.

par SANDRINA JOSEPH

Écrire, c'est peut-être aussi décider d'en finir avec une histoire obsédante. Choisir son obsession et inventer l'oreille dormante qui aura raison d'elle, qui parviendra à lui donner un début, une durée, une fin.
— Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*

Après avoir composé de nombreux romans, quelques chansons, un récit autobiographique, des poèmes et un essai, après avoir infatigablement exhorté ses lecteurs à s'interroger sur les fictions dominantes qui régissent leur existence, le temps était venu pour Suzanne Jacob d'écrire un second essai, *Histoires de s'entendre*, afin de réfléchir autrement à la création et à la fiction. Elle y avoue en effet éprouver pour la première fois le besoin d'écrire « un livre en ayant à l'esprit deux personnes aujourd'hui disparues et dans le désir de répondre le plus simplement possible à au moins une question qu'elles m'ont posée tour à tour ». Jacob entreprend ainsi la rédaction d'*Histoires de s'entendre* pour s'expliquer auprès de sa mère et de sa sœur défuntes, enfin décidée à répondre à leur question malgré (peut-être grâce à) leur absence : pourquoi ce besoin impérieux de raconter des histoires? Parce que j'ai tôt su faire bon usage de mon appareil narratif, rétorque la romancière, cette faculté octroyée à tout un chacun et par le biais de laquelle « nous sommes en mesure de créer cette histoire inaugurale, ce récit ouvert, flux mouvant, qui permet d'entrer dans le temps, et qui servira un jour à la lecture de toutes les histoires des autres, et parfois à l'écriture de quelques histoires ».

C'est donc bel et bien d'histoires pour s'entendre dont nous entre-tient Jacob. Des histoires pour mieux l'entendre, pour aussi mieux entendre les histoires des autres, mais surtout la nôtre. Décidée à nous apprendre à bien tendre l'oreille, elle évoque promptement le FRA 3580, ce cours de création littéraire consacré au monologue intérieur qu'elle a donné à l'Université d'Ottawa et qu'elle reprend ici dans l'espoir de nous faire reconnaître les récits que l'on porte en soi et par lesquels on s'invente. Pour entendre ce *murmure intérieur* qui se tapit en chacun de nous, il faut toutefois maîtriser une méthode d'écoute qui s'acquiert non sans difficulté, ce dont pourraient témoigner les étudiants du FRA 3580 : l'oreille dormante, une image que Jacob emprunte aux pêcheurs dont « [l]a ligne dormante, lestée et jetée au fond de l'eau, y reste sans qu'on ait à la tenir » à l'instar de la conscience qui doit rester légèrement, si ce n'est négligemment à l'écoute jusqu'à ce qu'un détail, une pensée, une anecdote retienne son attention. Or, quoique Jacob n'hésite pas un instant à suivre les histoires que saisit son oreille dormante au hasard de la rédaction d'*Histoires de s'entendre*, il en est une qui persiste, qui ne se laisse pas oublier parce qu'elle est à l'origine de l'ouvrage. Aussi Jacob choisit-elle de raconter son histoire obsédante, d'enfin entendre la question de sa mère et de sa sœur trop longtemps laissée sans réponse. « Je me résigne à être cet individu de la démission et de la paresse qui écrit des livres courageux », admet-elle dans *Comment pourquoi*. Mais on ne démissionne pas, on ne paresse pas non plus lorsqu'on règle ses dettes en écrivant un ouvrage viv et mobilisant comme *Histoires de s'entendre*. ☺

Sex and the City

LE FÉMINISME IRRÉDUCTIBLE. CONFÉRENCES SUR LA VIE ET LA LOI de Catharine A. MacKinnon.

Traduction par Catherine Albertini, Michèle Idels, Jacqueline Lahana, Martine Laroche, Martine Swyer et Thérèse Réveillé

Éditions des femmes, 303 p.

par MICHEL PETERSON

On nous crie la bonne nouvelle sur tous les toits : dans trente ans, au Canada, le salaire des femmes atteindra enfin la parité avec celui des hommes ! Ce qui en clair veut dire que dans le plus beau pays du monde, compatissant envers tous les déshérités de la terre, l'inégalité liée au sexe persiste sur un dossier aussi crucial que l'indépendance financière des individus. Il est vrai que je suis parfois impatient, qu'il faut laisser aux citoyens le temps de mûrir la chose, de s'habituer à leur nouvelle vie auprès de leurs esclaves affranchies.

C'est que, ici comme ailleurs, un système de domination plusieurs fois millénaire ne se change pas en un jour, surtout lorsque bien des soumissions en redemandent. Voilà pourquoi sont indispensables, quand nous entrons dans le vif du sujet, les analyses politiques de Catharine A. MacKinnon pour comprendre l'ultra-violence qui régit les « échanges » entre les sexes. Pour cette grande juriste, héritière des deux premières générations de féministes états-uniennes (Florence Rush, Diana Russell, Kate Millet, Betty Friedan...), le genre doit être conçu *en tant que* hiérarchie. C'est là sa thèse majeure, dont le corollaire est que la misogynie constitue une institution, au sens anthropologique du terme.

Une troisième voie ?

Plutôt que de valoriser la différence par le genre, MacKinnon cherche à élaborer une troisième voie qu'elle désigne comme approche de la domination. Cette approche participe à l'élaboration du corpus juridique du droit à l'égalité et à une critique radicale de la *réalité*. D'entrée de jeu, disons que les positions de MacKinnon confinent souvent à un fondamentalisme inquiétant, qu'étaye une dimension proprement phobique qui se traduit par une hyperbolisation du langage : « S'il n'y a pas de taches de sang sur votre bureau, c'est qu'il

n'est probablement pas question de femmes » ; « [...] en règle générale, les hommes harcèlent les femmes » ; « [...] parce que la violence contre les femmes étant, dans notre culture, érotisée comme elle l'est, il est difficile d'établir une distinction nette [...] entre une agression avec un pénis et une agression avec un poing, quand l'auteur est un homme ». La contrainte serait la règle, au point que le malaise dans la culture se réduirait à l'oppression sadique des femmes par les hommes. Souligner l'exagération de ces propos ne ferait alors que confirmer leur bien-fondé. Quoi qu'on me reproche, je me permettrai de laisser ouverte l'équivalence *indiscutable et irréductible*, établie entre sexualité des femmes — considérée comme une « marque d'infamie » — et violence exercée à leur endroit par les hommes.

Publié en anglais en 1987, l'ouvrage de MacKinnon est dédié à Andrea Dworkin, dont *Pouvoir et violence sexiste* est paru l'an dernier chez Sisyphus. *Le féminisme irréductible (Unmodified)*, dans l'original regroupe les transcriptions, réalisées entre 1981 et 1986, de propos tenus au sujet de questions urgentes, telles que la critique (au sens kantien) de la notion de vie privée, l'analyse de la sexualité, la compréhension (au sens gadamérien) de l'inégalité de genre ainsi que le rôle et la signification de la pornographie. Il s'agit de proposer, à travers ces interventions situationnelles, une nouvelle théorie de l'égalité, fondée empiriquement et mettant de « transformer [les] maux en droits ». Chacune à leur manière, les trois parties (« Approches », « Applications » et « Pornographie ») construisent un discours de la méfiance à l'égard de la loi libérale masculine et de son épistémologie afin de promouvoir une nouvelle donne juridique qui réponde enfin aux attentes des femmes, au même niveau que celles des hommes, en « participant à la définition des termes qui créent la norme ». Pour y parvenir, c'est l'expérience vécue

(*Erlebnis*) des femmes qui doit être prise en compte : les victimes de harcèlement sexuel, de viol, d'exploitation, de pornographie, de pédophilie et de toutes les formes de domination analysées ne sont pas des abstractions pour intellectuels ; ce sont des corps pensants et non simplement des *Women nextdoor* ou des *barely eighteen*. Le témoignage des femmes constitue ainsi « la base du féminisme et son secret méthodologique ».

Pourquoi MacKinnon publie-t-elle les transcriptions et non les textes de ses conférences ? Parce qu'elle souhaite être *entendue* plutôt que lue. Il y a là une volonté de faire résonner l'« oralité » nécessaire à la contestation de l'écriture juridique phallogocentrée, de préférer en toute liberté une voix qui ne soit pas bloquée par le pénis de *Deep Throat*. Pour une femme, écrire dans un monde d'hommes, pourrait-elle dire en substance, comporte toujours un risque majeur, à savoir celui d'être dissociée, transformée par la lettre en Linda Lovelace, le signe touchant de sa pointe acérée le clitoris symboliquement implanté au fond de la gorge de chaque femme, afin que soit majorée la jouissance dégagée par la stylistique de la *fellatio*. En clair, écriture et torture feraient plus que rimer, elles seraient à la limite de se confondre.

C'est dans cet horizon que MacKinnon « déconstruit » le mythe libéral et misogyne de l'égalité homme-femme abstraite, soutenue par une idéologie cynique, creusant la discrimination et renforçant le réflexe simiesque (être *comme un homme*, voire être un homme) : « Être égal mais aussi différent, ce serait tout simplement la parité. » MacKinnon rejoint ici Antoinette Fouque, selon laquelle il s'agit pour les femmes d'être *différentes*, c'est-à-dire de prendre acte du fait qu'il y a deux sexes (c'est le titre du livre de cette dernière, réédité en 2004). Mais dans cette perspective, comment soutenir que « le sexe, par nature, n'est pas une bipolarité mais un continuum » ?

Pour saisir les enjeux de cette question, il faut comprendre de quelle manière l'analyse des relations sociales entre les sexes, de part en part sexuelles, s'emboîte avec la critique de la conception épistémologiquement et socialement construite de la différence des genres : « Tant que les théories [le féminisme libéral et le féminisme socialiste] ne renon-

ceront pas à leurs idéaux neutres quant au genre tels que différence, sexualité, liberté d'expression, État, elles appliqueront aux femmes en tant que telles ces produits d'une inégalité absolument non neutre du point de vue du genre que sont la féminité, la soumission, le silence, l'exclusion. » Il importe donc, pour atteindre la parité sans retomber dans le piège de l'égalité, de dénaturer les genres, de déneutraliser la norme masculine et d'insister sur la différence entre les hommes et les femmes. La question n'est pas d'abord philosophique, elle touche de fait à des aspects pratiques de la vie comme la structure du marché du travail (incluant le problème criant du harcèlement sexuel) et de son articulation à la vie privée, les garderies, les pensions alimentaires ou les gardes partagées, entre autres.

Du théâtre de la cruauté ?

Bref, « nous » sommes collectivement, femmes et hommes, fort loin du compte : « En tant que femmes, nous avons été privées non seulement de termes qui nous soient propres pour parler de nos vies, mais de vies à vivre qui nous soient propres. » C'est l'impact de ce manque qui amène MacKinnon à appuyer son analyse sur la théorie des actes du langage. Voilà ouvert le troisième thème majeur du livre : la pornographie comme praxis sociale et forme d'apartheid, de terrorisme. C'est moins l'indécence de nos sociétés qui l'occupe que sa violence « intrinsèquement masculine ». La pornographie proposerait une vision performative de la femme : le rôle du langage pornographique consiste dans notre société patriarcale (je dirais plutôt néo-patriarcale ou même *mommyfiée*) à produire une image de la femme en tant que pleinement soumise sur le plan de son identité au pouvoir de l'homme. La difficulté de cette position tient toutefois — ainsi que l'a montré Sandra Laugier (*Dictionnaire de la pornographie*, dir. Philippe Di Folco, « Actes de langage ») — à ce que l'acte pornographique n'est pas *en soi* ontologique et que sa portée injurieuse, pour aussi massive qu'elle soit, prime sans doute davantage. L'évidence selon laquelle la pornographie n'est pas de l'ordre de la représentation, mais qu'elle est la réalité même de la femme en tant qu'acte illocutoire, fait l'impasse sur la dimension dialogique, polyphonique et sociale de tout acte de langage. En minimisant

le contexte de réception, MacKinnon suppose que l'ensemble de la communauté des locuteurs de nos régimes sociaux reconnaît le discours pornographique comme définissant la réalité féminine, ce qui demeure malgré tout loin d'être le cas.

Des textes de MacKinnon à ce sujet, on peut retenir entre autres « L'argent de *Playboy* », qui traite de l'éthique du célèbre magazine. Selon elle — qui rejoint Eva Weissweiler (*Les Freud*), la théorie féministe serait « non freudienne » au sens où la sexualité des hommes et des femmes n'aurait pas été soumise à un simple refoulement. À ses yeux, Freud (évidemment déhistoricisé) aurait construit la théorie de la séduction et « inventé » la notion de fantasme, afin de ne pas croire aux abus sexuels dont étaient victimes ses patientes. Il y a là un débat épineux et complexe qui demanderait, pour s'y inscrire, une élaboration soutenue de la fonction de vérité et de l'hallucination. Nous sommes ici face à un cas de réductionnisme qui, même s'il faisait partie de la stratégie d'attaque de MacKinnon, indique une large part d'analysé.

Un autre lien majeur mais délicat se dégage : celui entre l'avortement et la pornographie, l'un et l'autre constituant, selon la juriste, la réalisation du rêve du féminisme libéral, à savoir vivre, comme un homme. S'il est possible de prétendre que le néo-libéralisme sauvage (l'autre nom du néo-conservatisme qui tait son nom) a ouvert à nouveau l'accès à la gamme des crimes sexistes les plus violents en les légitimant au nom de la liberté d'expression, je pense néanmoins avec Félix Guattari qu'il est possible — dans cette culture de masse du capitalisme mondial intégré, à laquelle est insérée l'industrie pornographique (qui n'est qu'un des modes de production sémiotique, s'appuyant en partie sur l'industrie de la mode) — de développer des processus de singularisation favorisant le rejet des « modes d'encodage préétablis », de manipulation et de commande des relations entre les genres, de « les refuser pour construire des modes de sensibilité, des modes de relation avec l'autre, des modes de production [de désir], des modes de créativité qui produiraient une subjectivité singulière » (*Micropolitiques*, entretiens avec Sueli Rolnik). On peut bien sûr maintenir le grave constat que le féminisme n'a pas changé en profondeur le statut des femmes : « Si l'on veut

expliquer l'échec du féminisme à changer le monde pour les femmes, il faut non seulement mener une étude sur ce monde, mais la mener de l'intérieur. » En effet ! Mais pour ce faire, et même s'il ne faut jamais baisser la garde — c'est là l'enjeu de la culture —, il est inutile de réduire indûment l'idéal libéral du privé à la marque de l'oppression des femmes.

Les choses sont en effet beaucoup plus complexes, et plusieurs points fondamentaux de l'ouvrage de MacKinnon mériteraient discussion — si tant est qu'un homme soit, même dans sa vision, autorisé à prendre la parole. Par exemple, l'idée que le sujet soit un moi et que la possibilité sociale d'occuper et d'être le moi n'appartienne qu'au masculin. Ou encore cette formule qui, pour frapper, n'aide aucun des deux genres à penser : « Les hommes disent que toutes les femmes sont des putes. » Que dire quand un tel énoncé sert de base à une équivalence entre prostitution, mariage et harcèlement sexuel ? L'agressivité et la cruauté n'appartiendraient qu'aux hommes ? Contestant les positions de Nancy Chodorow et de Dorothy Dinnerstein, MacKinnon soutient en effet : « Je pense que c'est seulement dans un contexte où le pouvoir masculin existe déjà que la mère peut être perçue comme ayant le pouvoir et que la relation mère-enfant peut devenir une relation d'horreur, d'anxiété, de trahison, de cruauté, et c'est déterminant, d'érotisme. Mais je ne crois pas que ce soit la cause de la domination masculine. » Si l'on peut accepter que la gestion symbolique de rapports de parenté se soit souvent trouvée, au cours de l'histoire, commandée par un phallogocentrisme, je vois mal comment, sans multiplier les conclusions, rabattre tous les rapports entre désir et pouvoir sur une théorie globale de l'inégalité sociale, surtout si l'on souhaite, avec MacKinnon, formuler et constituer un nouveau droit des gais et des lesbiennes, articulé à une égalité des sexes. Ne risquons-nous pas d'être plongés dans une déshistoricisation sociale et structurelle des expériences traumatiques, laquelle annihile justement la question de la construction culturelle des genres et de ses repères d'inhumanité, pour ramener toutes les modalités du réel à la même béance, ainsi que le soutiendrait par exemple le psychanalyste et philosophe Slavoj Žižek ?

Louis Fortier, **Déroutes quotidiennes**, cire colorée vue partielle de l'installation), Œil de Poisson, Québec (2006).
Photo : Yvan Binet



Louis Fortier, **Déroutes quotidiennes. Programme long, dit de la reconstruction. Avatars, angles, moules et fuites** (vue partielle de l'installation, exposition **La tête au ventre**, commissaire : Mathieu Beauséjour, cire colorée, plâtre ciment, bois, caoutchouc, Galerie Leonard et Bina Ellen, Université Concordia, Montréal (2007). Photo : Guy L'Heureux

